

ARTICLE INTÉGRAL D'EMMANUELLE RADAR

Loti et Malraux à Angkor : une désillusion coloniale ?

Emmanuelle Radar
Radboud Universiteit, Nimègue (Pays-Bas)

C'est dans le contexte de l'Indochine coloniale que je propose d'examiner *Un Pèlerin d'Angkor* (1912) de Pierre Loti, que je confronterai à *La Voie royale* (1930) d'André Malraux.¹ Les deux textes de ces grands écrivains-voyageurs, nous emmènent dans la région des merveilleuses ruines d'Angkor, la capitale de l'ancien empire khmer (IXe-XVe siècles) située aujourd'hui au Cambodge.² Ces récits 'angkorian' ne sont pas dénués d'un certain désenchantement, qui porte peut-être sur la colonisation. J'évaluerai les marques de cette désillusion coloniale, entendue comme une déception portant sur le projet historique du colonialisme, à partir de deux indices précis : premièrement la manière dont est représenté le contact humain entre le voyageur occidental et les habitants, et deuxièmement le rôle que remplissent les ruines d'Angkor. Avant d'analyser ces indices de désillusion coloniale, regardons sur quelles bases confronter les deux textes.

Voyages pour Angkor

Ce qui m'intéresse avant tout c'est que les œuvres aient été inspirées de l'expérience réelle des écrivains à Angkor. Loti, pèlerin à Angkor, était aussi, faut-il le rappeler, officier de marine et un des acteurs des expéditions de conquête en Tonkin-Annam et en Chine lors de la Guerre des Boxers. Il en parle dans deux textes factuels : *Trois journées de guerre en Annam* (1883) et *Les Derniers jours de Pékin* (1901).³ Si *Pèlerin* est publié dix ans après la Guerre des Boxers, c'est bien dans le contexte de ce conflit qu'il faut situer le voyage d'Angkor entrepris lors d'une pause des activités guerrières. C'est une agréable parenthèse dans la dure vie d'un militaire « sur un perpétuel qui-vive pendant des expéditions de guerre [...] ; pour une fois [...] au calme », il peut se rendre aux fameuses ruines. (UPA, p. 52) Ce texte mêle d'ailleurs trois temporalités : le récit cadre, daté de 1910, le récit encadré, ses notes de voyage de 1901, et un retour aux années 1860 où le futur écrivain, alors âgé d'une dizaine d'années, feuillette une revue dans laquelle il découvre fasciné une image des ruines khmères. Un impérieux appel au voyage pousse alors l'enfant à s'accouder à la fenêtre de

¹ LOTI, Pierre, *Un Pèlerin d'Angkor* (1912), dans : QUELLA-VILLEGER, Alain (prés.), *Indochine. Un rêve d'Asie*, Paris, Omnibus, 1995, p. 47-103 et MALRAUX, André, *La Voie royale* (1930), repris dans : André Malraux. *Oeuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1989, p. 369-506. Ci-après UPA et LVR.

² « Angkor » renvoie, assez vaguement, à un complexe de temples khmers étendu sur plusieurs kilomètres carrés.

« Notre capitale [que les Français nomment 'Angkor', les Khmers l'avaient baptisée] Yaçodharapura », précise un mandarin cambodgien. ANONYME et CHASSAING, Paul, « La Politique indigène de la France au Cambodge appréciée par un Mandarin Cambodgien », *La Revue du Pacifique*, 1934, p. 143-159, p. 147.

LVR et UPA s'arrêtent à plusieurs constructions parmi lesquelles: Angkor Wat, qui figure dans les deux récits, Angkor Thom dans celui de Loti et Banteay Srei dans celui de Malraux.

³ LOTI, Pierre, *Trois journées de guerre en Annam* (1883), Paris, Les Editions du Sonneur, 2006. D'abord publié dans *Figaro*, le texte sera remanié pour cause de censure car les matelots français y étaient décrits comme des brutes sanguinaires.

LOTI, Pierre, *Les Derniers jours de Pékin* (1901), Paris/Pondichéry, Kailash, 2006. Dans ce récit de voyage l'auteur rassure ses lecteurs dès la dédicace : étant arrivé après les batailles, il ne décrira pas l'horreur des combats. Cependant, il découvre une terre recouverte de cadavres et où les armées occidentales peu respectueuses des merveilles de l'Extrême-Orient, préparent leur repas sur des feux de boiseries merveilleusement sculptées, les restes des temples détruits.

son grenier et à projeter son regard vers le large et vers l'avenir, survolant les toits de sa ville natale, pour voguer vers des territoires à conquérir. L'image des ruines est interprétée comme une prophétie : celle de la vie d'aventure qu'il se choisira. Il devra attendre une quarantaine d'années avant de voir Angkor.

Le premier voyage de Malraux en Indochine avait également pour objet les ruines khmères. Il s'y rendra vingt ans après Loti, en décembre 1923, l'année où, en juin, disparaît l'écrivain de *Pèlerin*. Malraux sera arrêté à Phnom Penh, le 24 décembre, pour vol de statues et destruction de temples. Il y sera mis en résidence surveillée, le temps de son procès, avant de pouvoir rentrer en France. Il retournera en Indochine, en 1925, cette fois à Saigon, où il co-dirigera avec Paul Monin un quotidien de « rapprochement franco-annamite, *l'Indochine(enchaînée)*.⁴ Claude Vannec, héros de *La Voie royale* et alter ego de Malraux, part à la recherche de temples perdus dans la jungle cambodgienne pour s'emparer des sculptures qui ornent habituellement ces constructions, pour les revendre sur le marché de l'art et faire ainsi fortune. Même si *Pèlerin* est factuel alors que *La Voie royale* se réclame de la fiction, il s'agit de récits viatiques qui mettent en avant le point de vue de voyageurs se rendant à Angkor. Loti, narrateur-voyageur est focalisateur de *Pèlerin* et Vannec, héros-voyageur est focalisateur de *La Voie royale*.

Comme le souligne Caren Kaplan dans *Questions of Travel*, les raisons du voyage sont significatives du contexte dans lequel le voyageur se déplace et indicatrices du type de voyageur concerné (missionnaire, exilé, touriste, etc.).⁵ En fait, dans les deux textes qui nous intéressent, l'expérience nous est présentée comme unique et campe un voyageur séparé de toute entreprise collective. Cependant, pour reprendre l'analyse d'Edward Said, Vannec et Loti doivent être considérés comme des « agents » de la colonisation : leur présences et actions s'inscrivent dans le cadre de l'entreprise coloniale.⁶ Sans conteste, littérairement, il y a valorisation des héros en tant que voyageurs antibourgeois et marginaux de l'aventure impériale, mais les voyageurs empruntent le dispositif mis en place par les coloniaux. Le héros de Malraux voyage muni d'une autorisation pour repérer de nouveaux temples khmers ; il est en mission plus ou moins officielle en Indochine. (*LVR*, p. 390) Tel est également le cas de Loti que l'administration coloniale aide à organiser son voyage ; même lorsqu'il se déplace au Siam voisin, ce sont les coloniaux français qui préparent son séjour. (*UPA*, p. 59) Les voyageurs se présentent comme séparés de l'entreprise coloniale dont ils sont pourtant agents. Ce phénomène récurrent en littérature de voyage se comprend, selon Mary-Louise Pratt, comme une des stratégies des voyageurs européens pour assurer leur innocence alors même qu'ils affirment l'hégémonie européenne.⁷

Ceci dit, le contexte colonial de référence n'est pas le même pour les deux écrivains. Lors de la visite de Loti, Angkor n'est pas en France, mais au Siam (ancienne Thaïlande) ; c'est lors du traité franco-siameois de 1907 que la région passe à la France. En revanche, lorsque Malraux s'y rend, les temples sont administrés par le Protectorat du Cambodge depuis quinze ans et il n'est plus guère question de conquêtes territoriales depuis le Traité de Versailles, en 1919. On peut dire que, grosso modo, le voyage a lieu, pour Loti, pendant la phase de la conquête, et, pour Malraux-Vannec, pendant celle de l'administration. Ces

⁴ *L'Indochine. Quotidien de rapprochement franco-annamite*, Saïgon (17-6-1925-14-8-1925). Ce quotidien très critique des magouilles de coloniaux sera interdit par l'administration. Il reparaîtra illégalement sous le titre *L'Indochine enchaînée* (4-11-1925-24-12-1925).

⁵ KAPLAN, Caren, *Questions of Travel. Postmodern Discourses of Displacement*, Durham/London, Duke University Press, 1996, p.2.

⁶ SAID, Edward W., *Culture et impérialisme*, trad. Chemla, Paul, Paris, Fayard, 2000, p. 62.

⁷ PRATT, Mary-Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, Londres/New York, Routledge, 1992, p. 6-7.

phases historiques ont formé la base d'études sur l'évolution des mentalités coloniales et de grands théoriciens, comme Edward Said et Raoul Girardet, ont proposé une interprétation du colonialisme selon une transformation en trois périodes fondamentales : d'abord le triomphalisme confiant au XIX^e siècle-début du XX^e siècle, puis le doute à l'entre-deux-guerres, et finalement la condamnation lors des décolonisations de la seconde moitié du XX^e siècle.⁸ Selon cette chronologie : le texte de Loti célébrerait une entreprise coloniale dont douterait celui de Malraux. Néanmoins, les choses sont plus complexes, les textes souvent ambigus, voire contradictoires. Je pars d'un présupposé différent, à savoir : que le doute n'est pas directement lié à une période historique.⁹ Telle est aussi la perspective de Roger Little qui se demande si colonisation et désillusion ne sont pas des synchronies.¹⁰ D'ailleurs, pour la colonisation de l'Indochine, il y a toujours eu doute, selon Nicola Cooper.¹¹ Il est alors plus judicieux de distinguer, non pas une *période* historique, mais des *indices* spécifiques de désillusion. C'est à partir de deux de ces indices que je vais structurer le face-à-face Loti-Malraux : les contacts du voyageur avec la population autochtone et la représentation des ruines.¹²

Contacts et discours de guerre

Au-delà de l'absence presque complète de contacts humains, le lecteur de Loti est frappé par une ambiguïté qui ne correspond guère au présupposé de « triomphalisme » de l'époque de la conquête. Rappelons la préface de Loti, écrite sous la forme d'une lettre à Paul Doumer (Gouverneur général de l'Indochine française) :

Vous gouverniez là-bas – et avec quelles facultés merveilleuses ! [...] j'[ai] pu en très peu de jours pénétrer jusqu'à Angkor [...]. [...] [mais], je ne crois pas à l'avenir de nos trop lointaines conquêtes coloniales. Et je pleure tant de milliers et de milliers de braves petits soldats, qu'avant votre arrivée, nous avons couchés dans ces cimetières asiatiques, alors que nous aurions pu épargner leurs vies précieuses, ne les risquer que pour les suprêmes défenses de notre cher sol français... (UPA, p. 48)

Dans cet envoi au grand colonial l'écrivain prend *à la fois* deux positions contradictoires. D'une part il marque son admiration pour l'action des colonisateurs : la colonie est bien gouvernée et on y voyage sans embûches, mais de l'autre, il installe le doute sur la viabilité de la colonie et souligne que l'investissement en vies humaines (du côté français) est un prix trop lourd à payer. La mort du frère de Loti, tombé lors de la conquête du Tonkin, n'est certainement pas étrangère à cette prise de position.

⁸ GIRARDET, Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table Ronde, 1972 et SAID, Edward W., *op. cit.*

⁹ Notons que chez Claude Farrère, écrivain très populaire du début du XXe siècle, l'évolution se fait dans le sens inverse : du doute au tournant du siècle dans *Les Civilisés* (1905) à la confiance pendant l'entre-deux-guerres dans *Une jeune fille voyagea...* (1926).

¹⁰ LITTLE, Roger, « Colonisation et désillusion, une synchronie ? », *Désillusion et désenchantement dans les littératures de l'ère coloniale*, Cahiers de la SIELEC, nr. 6 (2010).

¹¹ COOPER, Nicola, *France and Indochina. Colonial Encounters*, Oxford/New York, Berg, 2001 et « Disturbing the colonial order. Dystopia and Disillusionment in Indochina », dans : ROBSON, Kathryn et YEE, Jennifer (éd.), *France and Indochina. Cultural Representations*, Lanham, Lexington Books, 2005, p. 79-92.

¹² J'ai montré ailleurs, à partir des mêmes indices, que *La Route mandarine* (1925) de Roland Dorgelès comprend à la fois désillusion et célébration. Cfr. RADAR, Emmanuelle, « La (non)représentation d'Angkor, indice de (dés)illusion coloniale », *Désillusion et désenchantement dans les littératures de l'ère coloniale*, Cahiers de la SIELEC, nr. 6 (2010), p. 399-424.

Cependant, on reconnaît aussi dans cet argumentaire de type « investissement-perte-profit », la rhétorique du discours de la guerre, tel que l'a analysée Elaine Scarry.¹³ La guerre se voit légitimée par des mensonges constitutifs qui nient l'objectif physique qui en fait pourtant partie intégrante – infliger des pertes – et les victimes disparaissent transformées en pertes essuyées, en investissement qui permet d'atteindre au but supérieur affirmé bien haut : liberté, civilisation, protection, paix. On le voit, dès la préface, Loti se place dans ce langage de la guerre, mais pour le contredire. L'investissement en vies françaises n'en valait pas la peine. C'est un argument récurrent dans le texte du militaire :

De nos jours, [...] [des] aventuriers, venus d'un pays plus à l'occident (le pays de France), troubent quelque peu la forêt éternelle, car ils ont fondé non loin d'ici un semblant de petit empire. Mais ce nouvel épisode manquera de grandeur, et surtout manquera de durée ; bientôt, lorsque ces pâles conquérants auront laissé encore, dans la terre indo-chinoise, beaucoup des leurs – hélas ! beaucoup de pauvres jeunes soldats irresponsables de l'absurde équipée –, ils devront plier bagage et fuir ; alors on ne verra plus guère dans cette région errer, comme je le fais, ces hommes de race blanche qui convoitent si follement de régir l'immémoriale Asie et d'y déranger toutes choses... (*UPA*, p. 82-83)

Le voyageur se montre ici pleinement conscient que c'est la colonisation qui lui permet d'errer ainsi librement. Il se profile en véritable voyageur – l'expérience narrée est unique – mais aussi en « agent » de la colonisation. En outre, il marque franchement sa désillusion quant à la conquête. Le « semblant de petit empire » français ne trouble que « quelque peu » la forêt et « les pâles conquérants » devront « plier bagage et fuir ». Si la remarque sur l'évacuation de l'Indochine (qui n'aura lieu qu'une cinquantaine d'années plus tard, après la bataille de Dien Bien Phu de 1954) n'est guère originale – c'est un leitmotiv de la littérature coloniale –, il est par contre frappant que Loti taxe la conquête – à laquelle il a participé – d'absurde équipée. Le projet, peu concluant, n'est que folle ambition de tout vouloir diriger, sans véritablement y parvenir. C'est une désillusion, pour tout conquérant et militaire qui s'est investi dans ces lointaines expéditions guerrières, que de constater que la conquête n'en est pas une : ni grandeur, ni longévité, ni même contrôle.

Loti apporte même le doute à un autre justificatif de la guerre et de la colonisation, la protection. Dans le cadre colonial, il s'agit de protéger, non plus seulement les siens, son sol, sa culture, mais aussi le vaincu. Gayatri Spivak l'a mis en évidence dans son célèbre « Can the Subaltern Speak ? » : le colonialisme se prétend protecteur et salvateur.¹⁴ Pour le contexte de l'Indochine française ce discours se décline sous diverses variantes : la France sauve du colonialisme anglais, défend les Cambodgiens des Vietnamiens, protège les « sauvages » contre eux-mêmes, les femmes contre le confucianisme, etc. Dans un remarquable retournement rhétorique, les victimes de la destruction deviennent les bénéficiaires de la protection d'un conquérant salvateur. A la fin de son séjour, Loti admire une représentation du ballet des Apsaras (danseuses khmères) dans le palais royal de Pnom Penh, la capitale du protectorat du Cambodge et s'exclame : « Puisse la France, protectrice (?) de ce pays, comprendre que le ballet des rois de Pnom Penh est un legs sacré, une merveille archaïque à

¹³ SCARRY, Elaine, « The Structure of War », *The Body in Pain*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1985, p. 60-157.

¹⁴ SPIVAK, Gayatri, « Can the subaltern speak ? Speculations on widow sacrifice », dans : WILLIAMS, Patrick et CHRISMAN, Laura (éd.), *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory*, New York/Londres et al., Harvester Wheatsheaf, 1993, p.66-111.

ne pas détruire !... » (*UPA*, p. 99) Le point d'interrogation entre parenthèses, marque la réserve du narrateur quant au rôle protecteur de la France. Evidemment, lors des guerres en Annam et en Chine, Loti a pu constater le manque de respect des nations occidentales pour les merveilles de l'Asie, cependant, il doute même de la capacité de la France à protéger, non seulement l'Asie, mais aussi les siens, ces Français que le voyageur observe, sans les rencontrer, et dont il prévoit le triste sort :

Par petits groupes, des soldats en vêtements de toile blanche, [...] pauvres garçons, que des mamans anxieuses attendent au foyer trop lointain, et qui vont consumer ici une ou deux des plus belles années de leur vie ! [...] ensuite ils rentreront ceux eux, anémiés pour longtemps par ce climat ; ou bien ils ne rentreront pas, mais s'en iront dormir avec des milliers d'autres dans la terre rouge de ces cimetières, qui sont inquiétants d'être si vastes et si envahis d'herbes folles... (*UPA*, p. 52)

La France se montre incapable de protéger ses morts couchés (par l'anémie plus que par les combats qui sont évacués du texte) dans une terre envahie d'herbes folles. Apparemment, personne ne prend soin des terrains vagues que sont devenus les cimetières. Que conclure d'une conquête où la puissance victorieuse est incapable de protéger les tombes des siens ?

On peut d'ailleurs se demander où sont les Français qui devraient se charger de cette colonie vide, isolée, égarée, comme le souligne le champ lexical péjoratif tout au long du trajet : à Saïgon l'« isolement », à My Tho « la tristesse [...] de ces semblants de patrie égarés [...] isolés de tout [...] », à Phnom Penh la « mélancolie [...] [d'une] ville perdue dans l'intérieur des terres » où on peut errer « seul [...] [sans] aper[cevoir] personne nulle part [...] » (*UPA*, p. 51, 52 et 55) La capitale du protectorat n'a :

ni matelots, ni animation d'aucune sorte. Voici relativement peu de temps que le roi Norodom a confié son pays à la France, et déjà tout ce que nous avons bâti à Phnom-Penh a pris un air de vieillesse [...] ; les belles rues droites que nous y avons tracées, et où personne ne passe, sont verdies par les herbes ; on croirait l'une de ces colonies anciennes, dont le charme est fait de désuétude et de silence... (*UPA*, p. 54)

Cette description est en opposition flagrante avec la préface, rédigée en 1910, où sont louées les facultés de gouvernance de Doumer. En 1901, la colonie mal entretenue est très peu peuplée : rares sont, par conséquent, les rencontres humaines. D'ailleurs, même lorsque les lieux sont habités, le voyageur maintient une distance d'observateur qui lui permet de se démarquer du projet de conquête coloniale de ses compatriotes et de la population locale.

Celle-ci est peu présente dans le texte et dans le territoire traversé. C'est à distance que s'offre au narrateur le spectacle des « rares habitants des berges, entrevus dans les roseaux » avec « de loin en loin des habitations humaines, en groupe perdu ». (*UPA*, p. 54 et 57) Par ailleurs, cette population disséminée est accueillante, ce qui maintient l'« innocence » du voyageur et assure, en plus de l'observation à distance, ce contact non-violent qui apporte calme et plaisir au marin en vacances.

Et c'est un enchantement de regarder [...] Des gens [...] [qui passent] un peu pour nous voir, mais les regards sont discrets, souriants et bons. [...] ce naïf va-et-vient matinal semble une scène des vieux âges où l'homme avait encore la tranquillité. (*UPA*, p. 60)

[...] nous traversons des villages, tranquilles et jolis comme à l'âge d'or où les gens nous regardent passer avec des sourires de bienveillance timide. (UPA, p. 61)

La présence du voyageur n'amène ni conflit, ni résistance : les rares habitants sont peu intrusifs et surtout bienveillants. Toute notion de conquête s'en voit magnifiquement évacuée.

A Angkor, cette bienveillance sera l'occasion du seul contact humain narré dans le texte. Un rare moment de communication entre les meneurs des charrettes à bœufs et le visiteur qu'ils transportent aux quatre coins du site archéologique. Lorsque Loti, parcourant les ruines, s'écarte d'Angkor Wat pour se diriger témérairement vers la jungle, les bouviers lui font signe de ne pas s'éloigner de l'enceinte du temple, l'invitent à s'étendre avec eux sur un muret et lui offrent une cigarette.

Nous ne pouvons pas causer, bien entendu ; mais [...] un des jeunes bouviers entonne en fausset très doux une petite chanson à dormir qui semble la plainte de quelque Esprit des ruines ; rien qu'à l'écouter je me sens très loin, dans un pays d'inconnu et d'incompréhensible [...] C'était [...] une sensation délicieuse de reposer ainsi, demi-nu, se confiant à la tiédeur égale et caressante de [...] [l'] atmosphère [...]. (UPA, p. 71)

Ce bien-être, interrompu par les insectes, il le retrouvera sous la moustiquaire de la cabane réservée aux visiteurs et il s'endormira « protégé par [le] [...] petit autel à bouddha » et entouré des bouviers. (UPA, p. 71) Le concept « protection » est ici renversé : c'est maintenant Loti, le voyageur occidental, qui bénéficie de la protection de ses guides.

Si les discours proclament une France conquérante-protectrice, chez Loti l'équation est mise en question sous une double forme. D'une part la conquête se révèle une absurdité peu glorieuse, un mauvais investissement où le vainqueur n'est même pas capable de protéger ses morts. De l'autre, celui qui se voit protégé c'est le conquérant, pas la population locale. Le voyageur est de la sorte débarrassé de toute association avec la violence de la conquête. Celle-ci est en effet soigneusement évitée dans ce texte factuel de Loti, grâce à l'observation à distance et à la bienveillante protection d'une population clairsemée. Toutes ces stratégies permettent à l'agent de la conquête coloniale d'affirmer son innocence. Un véritable « repos du guerrier », pour le grand romancier exotique pèlerin à Angkor.

La différence est nette avec le texte de Malraux, qui, rappelons-le, voyage à une époque où il n'y a plus guère de conquêtes territoriales. Dans *La Voie royale*, les contacts entre les héros et la population sont singulièrement marqués par une violence aux antipodes de l'expérience de Loti. Vannec et son compagnon Perken, se battent contre des tribus sauvages – Perken sera blessé à mort – après quoi ils se préparent l'attaque d'assaillants du village où ils ont trouvé refuge, mais où certains villageois leur opposent une résistance qu'ils devront aussi combattre. Si Christiane Moatti a raison de conclure que « l'impression générale qui se dégage, en fin de compte, du récit, est celle de peuplades assez misérables, dupes des civilisés et de leur habileté à se jouer de leurs croyances et de leur naïveté », il n'y a pourtant ni condamnation, ni même désapprobation de la violence des Blancs.¹⁵

¹⁵ MOATTI, Christiane, « Commentaires », dans: MALRAUX, André, *La Voie royale* (1930), Paris, Librairie Générale Française, 1992, p. 190.

Ce serait même plutôt le contraire ! Perken affirme activement sa position d'agent du colonialisme par le *discours* qu'il adresse aux villageois. Voulant les convaincre de se battre pour lui, il argue que c'est pour les sauver de l'assaillant. Comme l'a signalé Spivak : le colonisateur se prétend salvateur. Qui plus est, puisque les Français sauvent les colonisés, il est normal d'exiger d'eux gratitude et dévouement. Le loyalisme est la condition *sine qua non* d'une colonisation réussie, comme le disent bien des théoriciens tels que le grand colonial Albert Sarraut.¹⁶ Il en va de même pour Perken qui, comme l'explique le narrateur, attend le loyalisme en retour de sa protection, car: « il ne pouvait compter que [...] sur des hommes pour qui le loyalisme existait » (*LVR*, p. 499) Ce loyalisme *dû*, leitmotiv des coloniaux, fait l'objet de l'ironie critique de nombreux Indochinois contestataires qui en soulignent l'hypocrisie.¹⁷ Ce loyalisme cache sournoisement la violence de la relation coloniale qui se révèle finalement dans l'attitude de Perken. Ce compagnon admiré et modèle de Vannec, assassine deux villageois récalcitrants parce que c'est plus efficace que d'essayer de les convaincre de collaborer.

L'assassin n'en perd pas pour autant son statut de héros, ni pour Vannec, qui suit Perken passionnément, ni pour le narrateur qui considère le meurtre comme une action qui « eût pu lui permettre d'affirmer son existence, de lutter contre sa propre fin. » (*LVR*, p. 499) Cette lutte contre son destin fait de Perken un véritable héros malrucion. Même si la colonisation à la Perken est remise en question par la mort du personnage, la conquête reste une action grandiose et la mort au combat, le summum de l'aventure virile dans laquelle s'affirme le conquérant. La violence faite aux « indigènes » est ici glorifiée, non seulement comme une étape de la prise de conscience de l'impuissance fondamentale de l'homme face à son destin, mais aussi comme combat formateur pour la trempe des conquérants auxquels Vannec voudrait appartenir. Alors que d'autres voyageurs de la même époque critiquent la violence occidentale envers les « protégés » de la colonisation, le texte de Malraux ne fait que confirmer, voire glorifier, le déséquilibre entre colonisateurs et colonisés.¹⁸

Les arguments justificateurs de la conquête, la violence qu'elle comporte, tous ces aspect guerriers précautionneusement évacués du texte de Loti, sont réinvestis dans celui de Malraux. Face au discours de la conquête, et contrairement à ce que prévoyaient les théories sur l'évolution du colonialisme, nous constatons une désillusion chez Loti et une adhésion chez Malraux. Néanmoins, la représentation des contacts humains n'est pas le seul indice à partir duquel aborder la désillusion coloniale ; les ruines khmères jouent également un rôle décisif.

¹⁶ Les discours d'Albert Sarraut (1872-1962) illustrent cette logique. Des améliorations sont promises sous condition de loyauté et les réalisations (routes, écoles, etc.) présentées comme récompenses du loyalisme. ANONYME, *Inauguration de l'Université indochinoise par M. le Gouverneur Général Sarraut et S.A. Khai-Dhin, Empereur d'Annam*, Hanoï, [s.n.], 1918.

¹⁷ Voir, entre autres, une caricature signée Nguyễn Ái Quốc – futur Hồ Chí Minh, dans *Le Paria* (s.d.) où le dessinateur croque la relation coloniale selon la perspective d'un maigre tireur de pousse-pousse transportant un colonial bien enrobé. Dans un phylactère, le colonial houspille son coolie : « Mau-lén [vite] Incognito ! Fais voir que tu as du loyalisme !! Nom de Dieu !!! ». *Le Paria* (Paris : mai 1922-avril 1926) (cité avec l'accord de la Bibliothèque nationale de France).

¹⁸ Nous pensons à Dorgelès en Indochine en 1923 (*La Route mandarine*, 1925, *op. cit.*) et à Gide au Congo en 1927 (*Voyage au Congo*, 1928) qui constatent que la colonisation c'est surtout une misérable exploitation de la population par les grandes compagnies capitalistes.

Métamorphose coloniale des ruines

Il est important de constater qu'Angkor devient progressivement le symbole d'une identité spécifiquement coloniale qui se manifeste le plus clairement autour de 1931, période identifiée par les historiens comme l'apogée de la colonisation française.¹⁹ L'image des ruines participe de cette identité à plusieurs niveaux : au niveau local, l'identité de l'Indochine ; au niveau national, celle de la plus grande France ; au niveau international, celle de l'Empire français.

Tout d'abord, comme l'a brillamment montré Panivong Norindr dans « Representing Indochina », les ruines aident à la construction d'une unité Indochinoise.²⁰ L'Indo-chine étant au départ une région géographique vide d'identité entre l'Inde et la Chine, il faut un symbole pour créer l'unité des cinq régions françaises (le Laos, le Cambodge, et le futur Vietnam : le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine). Le site devient symbole fondateur d'une communauté imaginaire, comme le montrent certaines coupure de la monnaie indochinoise illustrées d'Apsâras (danseuses khmères) ou des profils des temples. Ensuite, selon l'historienne Ellen Furlough, qui analyse l'exposition coloniale de Vincennes de 1931, la copie grandeur nature d'une partie des temples qui y est exposée, doit aider à la construction d'une identité Française coloniale.²¹ Angkor devient « lieu de mémoire » de la plus Grande France, d'autant que ses structures ont été reproduites (partiellement) à maintes occasions : à Paris, à l'Exposition universelle de 1867, puis en 1878 et encore en 1889, mais aussi à Marseille à l'exposition coloniale de 1922.²² Ce que visent ces copies c'est de mettre la colonie à portée de main de tous les Français, qui tous peuvent s'approprier cet « objet » national, même des plus jeunes. La couverture du plan de l'exposition de Vincennes est illustrée d'un dessin : une petite fille ouvrant grand les bras pour embrasser le profil d'Angkor Wat. Quant au niveau international, Penny Edwards a montré dans un article des plus convaincant intitulé « Taj Angkor. Enshrining l'Inde in le Cambodge » que la France panse ses plaies, celles de la perte de l'Inde, grâce à la possession d'Angkor qui met enfin l'Empire colonial français à la hauteur de la compétition britannique.²³

Ce site archéologique est en outre, selon moi, une véritable allégorie du projet colonial français : son histoire justifie la colonisation française en Asie. En effet, pour le grand public, les temples étaient « perdus » dans la jungle, ignorés du monde entier depuis la décadence de l'Empire des Khmers (± XIV^e-XV^e). A la fin du XIX^e, le Français Henri Mouhot en expédition dans la région, narre sa « découverte » des temples khmers dans son *Voyage*

¹⁹ BLANCHARD, Pascal et LEMAIRE, Sandrine, « Introduction. Les colonies au cœur de la République », dans : BLANCHARD, Pascal et LEMAIRE, Sandrine (dir.), *Culture impériale. Les colonies au cœur de la République. 1931-1961*, Paris, Ed. Autrement, 2004, p. 5-31, p. 13.

²⁰ NORINDR, Panivong, « Representing Indochina : the French colonial fantasmatic and the Exposition Coloniale de Paris », *French Cultural Studies*, vol. 6, 1995, p. 35-60. Sur l'image de l'Indochine en occident, voir aussi: RADAR, Emmanuelle, « Indochina », dans : Beller, Manfred & Leerssen, Joep (dir.), *Imagology: A Handbook on the Literary Representation of National Characters*, Amsterdam: Rodopi, 2007, p. 183-186.

²¹ FURLOUGH, Ellen, « Une leçon des choses. Tourism, Empire, and the Nation in Interwar France », *French Historical Studies*, 25.3, 2002, p. 441-473. Il faut noter que cette vision des choses contredit l'analyse de Charles-Robert Ageron. Cfr. AGERON, Charles-Robert, « L'exposition coloniale de 1931 : mythe républicain ou mythe impérial ? », dans : NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire. La République* (tome I), Paris, Gallimard, 1984, p. 561-591, p. 584-585.

²² Voir DAGENS, Bruno, *Angkor. La forêt de pierre*, Paris, Gallimard, 1989 et <http://angkor.wat.online.fr>, 12 juin 2018.

²³ EDWARDS, Penny, « Taj Angkor. Enshrining l'Inde in le Cambodge », dans : ROBSON, Kathryn et YEE, Jennifer (éd.), *op. cit.*, p. 13-28.

(1868).²⁴ Mais « découverte » est un terme trompeur : d'une part, la population locale connaissait bien le temple d'Angkor Wat lieu de pratique du culte bouddhiste, de l'autre, l'Occident n'ignorait pas non plus l'existence de certains temples dont avaient parlé les explorateurs portugais du XVI^e siècle.²⁵ Pourtant c'est la « découverte » du XIX^e que l'on retiendra parce que cela correspond mieux à l'entreprise d'appropriation du monde dans laquelle s'est engagé l'Occident. Avec cette découverte naît toute une imagerie coloniale qui représente une Asie endormie et une France qui vient la « sauver » en la « réveillant » à la vie moderne. Telle est bien la perspective du récit de voyage du Duc de Montpensier dans *La Ville au bois dormant* que vient réveiller la voiture du visiteur.²⁶ La nouvelle frontière du Protectorat, dessinée en 1907 lors du traité franco-siamois, permet à la France de « rendre » au royaume du Cambodge les trésors de son passé khmer et de « protéger » le territoire contre ses voisins. Sous la plume de Claude Farrère, le site justifie la colonisation de l'Annam : sans la France, les Annamites s'empresseraient « d'opprimer, de molester et de massacer » les khmers.²⁷ La France protège également les temples de l'empreinte du temps en se lançant dans une formidable entreprise de restauration des ruines. L' École Française d'Extrême-Orient qui est déjà active à Angkor à la fin du XIX^e siècle, met sur pied un programme formel de restauration dès 1908. En langage colonial, l'histoire des ruines se décline en trois phases : sommeil asiatique, découverte française, résurrection coloniale.

Cette résurrection d'Angkor est une admirable justification du colonialisme français. Tel est l'argument mis en avant par Gaston Pelletier et Louis Roubaud dans leur essai *Images et réalités coloniales* (1931).²⁸ « Les artisans, disent-ils, avaient perdu le génie de leurs ancêtres ; la France les a réveillés. [...] Les grandes ruines d'Angkor sont sorties de la terre et de la brousse pour l'émerveillement du monde. »²⁹ L'après 1907 voit se multiplier les ouvrages basés sur cette même logique et les affiches publicitaires pour le tourisme montrent des ruines redevenues vivantes pour la joie de la population locale et le plaisir des touristes.³⁰ Georges Groslier, le fondateur du Musée Albert Sarraut à Phnom Penh qui était aussi peintre et romancier, s'est investi dans la résurrection de l'art khmer en créant une école d'artisanat dans laquelle les Cambodgiens réapprenaient l'art de leurs ancêtres à partir des modèles d'Angkor.³¹ Groslier s'opposait au discours d'assimilation et rejoignait les grands coloniaux tels qu'Albert Sarraut et Pierre Pasquier adeptes d'une « politique indigène » qui tiendrait compte de la culture locale.³² Cependant, ce discours n'est pas toujours désintéressé. Pasquier aurait défendu une culture locale traditionnelle pour endiguer la montée d'une modernité révolutionnaire antifrançaise.³³ Quelles qu'aient été les

²⁴ MOUHOT, Henri, *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine. 1858-1861*, prés. de SALES, Patrick, Paris, Arléa, 2010.

²⁵ DAGENS, Bruno, *op. cit.*, p. 14.

²⁶ MONTPENSIER, Duc de, *La Ville au bois dormant. De Saïgon à Angkor en automobile*, Paris, Plon, 1910.

²⁷ FARRERE, Claude, « Angkor et l'Indochine. De l'utilité de la colonisation » (1931), cité dans : FIEVEZ, François Denis, *L'Indochine coloniale*, <http://belleindochine.free.fr/expo1931.htm>, 12-06-2018.

²⁸ PELLETIER, Gaston et ROUBAUD, Louis, *Images et réalités coloniales*, Paris, A. Tournon, 1931.

²⁹ *Ibid.* p. 127.

³⁰ COLLARD, Paul, *Cambodge et Cambodgiens : métamorphose du royaume Khmer par une méthode française de protectorat*, Paris, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales, 1925 ; BERNARD, Colonel E., *La Perte et le retour d'Angkor*, Paris, Les Œuvres représentatives, 1933.

³¹ ABBE, Gabrielle, « Le Développement des Arts au Cambodge à l'Époque Coloniale: George Groslier et l'École des Arts Cambodgiens (1917-1945) », *Udaya, Journal of Khmer Studies*, nr 12, 2014, p. 7-40.

³² Sur cette politique indigène, voir, entre autres : SARRAUT, Albert, *La Mise en valeur des colonies*, Paris, Payot, 1923 et PASQUIER, Pierre, *L'Annam d'autrefois... Essai sur la constitution de l'Annam avant l'intervention française (1907)*, cité dans : BROCHEUX, Pierre et HEMERY, Daniel, *Indochine. La Colonisation ambiguë. 1858-1954*, Paris, La Découverte, 2001, p. 111.

³³ NGUYEN THE ANH, « L'impact des évènements de 1930-31 sur l'attitude de l'administration française à l'égard de la monarchie vietnamienne », dans : *Vietnam Infos*, <http://www.vninfos.com>, 13 juin 2018.

intentions des grands coloniaux, cette politique débouche aussi sur une attitude extrême où l'art est épuré de toute influence extérieure ou moderne, enfermant les artistes cambodgiens dans une attitude d'imitateurs passifs du passé. On l'aura compris : les ruines d'Angkor sont chargées d'idéologie et se transforment rapidement en argument colonial, aussi en littérature.

Si les temples se visitent depuis la fin du XIX^e siècle, du moins pour les touristes nantis, c'est Pierre Loti qui a marqué leur entrée dans la littérature française.³⁴ Sans conteste, *Un Pèlerin d'Angkor* est un hypotexte important des publications qui ont suivi, et certainement de *La Voie royale*. La visite des temples est une thématique récurrente de la littérature en français et inspire les écrivains-voyageurs, les coloniaux et les premiers auteurs francophones d'Asie.³⁵ Il est vrai que les raisons ne manquent pas pour être fasciné.³⁶ L'ensemble est grandiose, les détails des bas-reliefs sont merveilleux, en particulier les Apsaras et l'imbrication des racines dans les ruines, telle une vanité, pousse à l'écriture auto-référentielle.³⁷ Cependant, c'est sa dimension coloniale, la résurrection promise, qui guidera mon analyse d'*Un Pèlerin d'Angkor* et de *La Voie royale*.

Loti apporte un accroc de taille à l'histoire officielle : le site n'était pas « abandonné » dans la jungle ; Angkor Wat compte deux cent habitants, des bonzes gardiens de ces lieux religieux, et accueille des fidèles de toute la région, des Siamois, des Cambodgiens et même des Birmans que Loti reconnaît à leurs vêtements. N'est-ce pas d'ailleurs cette présence humaine inattendue qui déçoit le grand écrivain ?

Donc je suis en présence de la mystérieuse Angkor ! Cependant je n'ai pas l'émotion que j'aurais attendue. [...] plus nous approchons de ce temple, que nous pensions voué au définitif silence, plus il semble qu'une musique douce arrive à nos oreilles [...] c'est quelque chose comme une lente psalmodie humaine, à voix innombrables... Qui donc peut chanter ainsi dans ces ruines, et malgré les lourdeurs accablantes de midi ? [...] Ce sont des personnages au crâne rasé, tous uniformément vêtus d'une robe couleur citron et d'une draperie couleur orange. Ils chantent à demi-voix et nous regardent sans interrompre leur litanie tranquille. (UPA, p. 62-63)

Impossible de vivre l'expérience escomptée, d'atterrir dans un lieu ignoré du reste du monde ! En outre, l'imperturbable psalmodie des moines ôte au voyageur l'illusion que sa

³⁴ DAGENS, Bruno, *op. cit.*, p. 80.

³⁵ La liste ci-dessous (non exhaustive) des œuvres qui traitent d'Angkor me sert à poser sa popularité en littérature après *Un Pèlerin d'Angkor* auquel nombreux de ces textes font d'ailleurs référence, explicitement ou implicitement. BENOIT, Pierre, *Le Roi lépreux*, Paris, Albin Michel, 1927 ; CELARIE, Henriette, *Promenades en Indochine*, Paris, Baudinière, 1937 ; CLAUDEL, Paul, « Angkor la maléfique », *Journal, Cahier IV*, octobre 1921 ; d'ESME, Jean, *Les Dieux rouges* (1923), repris dans: QUELLA-VILLEGER, Alain, *op. cit.*, p. 627-804 ; DORGELES, Roland, *op. cit.* ; FAURE, Elie, *Mon Périple*, Paris, Société Française d'Editions Littéraires et Techniques, 1932 ; DE POURTALES, Guy, *Nous à qui rien n'appartient. Voyage au pays khmer*, Paris, Flammarion, 1931 ; GROSLIER, George, *La Route du plus fort* (1925), Paris/Pondicherry, Kailash, 1997 ; MAKHALI-PHAL, *Cambodge*, Saint-Félicien-en-Vivarais, Ed. Du Pigeonnier, 1933 et *La Favorite de dix ans* (1938), Paris, Albin Michel, 1940 ; MALRAUX, André, *op. cit.* ; MEYER, Roland, *Saramani danseuse khmère* (1919), Tomes I, II, III, Paris/Pondicherry, Kailash, 1997 ; NGUYỄN TIEN LANG, *Indochine la douce*, Hanoï, Ed. Nam Ky, 1936 ; THARAUD, Jérôme et Jean, *Paris-Saigon dans l'azur*, Paris, Plon, 1932 ; TITAYNA, *Mon Tour du monde*, Paris, Louis Querelle, 1928.

³⁶ Pour des photos du complexe archéologique, voir le site officiel d'Angkor : angkor.com.kh, 7 juin 2018.

³⁷ La dimension philosophique dépasse le cadre de cet article mais, comme l'a montré Michel Leroy, le rapprochement est frappant entre les réflexions sur la vanité de toute entreprise humaine qui nourrissent les textes de Malraux et de Loti. Cfr. LEROY, Michel, « André Malraux et Pierre Loti », Mes remerciements vont à l'auteur pour son envoi. Cf la bibliographie.

présence est unique, extraordinaire, mémorable. Un peu plus tard cependant, il éprouve un frisson angoissé face à l'étrangeté des statues à quatre visages du Bayon d'Angkor Thom (un autre temple, situé à une dizaine de kilomètres d'Angkor Wat). Le malaise sourd des pierres dont il sent les regards fixés sur lui : « Nous ne te connaissons pas, me disent-ils. Nous sommes des conceptions à jamais inassimilables pour toi. Que viens-tu faire chez nous? Va-t'en ! » (UPA, p. 87) Certes, il y a émotion, mais aussi double déception : le lieu n'est pas abandonné et il n'est pas à la portée des mains occidentales. Néanmoins, lorsque Loti revient plus tard à Angkor Wat, il a la grande émotion. Il reconnaît l'image de son enfance au moment où :

commencent à palpiter les étoiles. Au bout de la clairière réapparue, les tours du temple d'Angkor Vat se dressent très haut ; [...] d'une netteté violente, à présent, elles découpent à l'emporte-pièce, sur fond d'or vert, leurs silhouettes de tiaras à plusieurs rangs de fleurons, et une grande étoile, l'une des premières allumées, scintille au-dessus, magnifiquement... Alors revient chanter en moi la phrase enfantine de jadis « Au fond des forêts du Siam, j'ai vu l'étoile du soir se lever sur les grandes ruines d'Angkor. »

[...] on a déjà une impression de sécurité et de « chez soi » [...] où l'avenue dallée s'en va droite et sûre vers un semblant de village. Le chant des bonzes est aussi là pour me faire accueil, et quand je remonte par la petite échelle dans ma maisonnette sur pilotis et sans murailles, tout cela me semble hospitalier. (UPA, p. 68-69)

L'image réelle décalque parfaitement l'image-mémoire ; le temple réel devient alors familier et domestique. Le visiteur peut enfin combler le désir scopique qui l'a poussé à l'aventure dès son enfance.

D'une certaine manière, nous sommes ici en présence de ce que Mary Louise Pratt a nommé le « je-suis-le-roi-de-tout-ce-que-mon-regard-peut-embrasser », un trope de la littérature de voyage ou du haut d'un promontoire, l'observateur peut prendre possession du lieu. Certains voyageurs mettent à profit une position de supériorité pour urbaniser les panoramas balayés du regard. Le point de vue surélevé lui permet de préparer la colonisation

D'une peut éveiller l'esprit terre-à-terre d'un Loti inquiet de la poussière, des toiles d'araignées, de la couche de fiente de chauves-souris qui recouvre le sol :

des petits tas de fleurs flétries et l'encens brûlé s'élèvent devant toutes les idoles, attestant qu'on les vénère toujours. Pourquoi cependant ne pas les épousseter un peu quand on vient leur faire visite ? Et puis dans quel désordre on les a laissées ! (UPA, p. 77)

Cette réflexion, il la fait à plusieurs reprises, non seulement à Angkor Wat, où il a sa maisonnette, mais aussi à Angkor Thom, lorsqu'il revoit de jour les quadruples statues si angoissantes de la veille. « Il suffirait d'élaguer, dit-il, [...] pour voir encore là-dessous réapparaître des murailles, des terrasses, des temples... » (UPA, p. 82) En résumé : les lieux sont vivants et domesticables, mais « on » ne s'en occupe pas adéquatement. Loti semble

appeler de ses vœux *quelqu'un* qui viendrait épousseter, nettoyer, ranger les ruines, les dégager de la jungle, les mettre en valeur. N'est-ce pas là, d'une certaine manière un appel lancé (inconsciemment) à la colonisation du site ? Un appel d'autant plus attirant que le site est fabuleux, le lieu domesticable et la population accueillante...

Qui plus est, leur domestication permet aux ruines de revire. Une première résurrection se présente de manière presqu'imperceptible à un Loti à demi endormi qui voit s'animer les bas-reliefs représentant le *Ramayana*, l'épopée de ces « aryens nos ancêtres » (*UPA*, p. 72). Il s'émerveille : « Un peu de vie revient aux rictus effacés, aux contorsions mortes. [...] une Apsâra [danseuse khmère] me sourit [...]. (*UPA*, p. 88) La vie khmère se confirme lorsqu'il assiste aux représentations du ballet royal à Phnom Penh, avant de reprendre ses fonctions militaires en Cochinchine.

[...] une petite créature adorable et quasi chimérique se précipite au milieu de la salle : une Apsâra du temple d'Angkor ! [...]

Des temps que nous croyions à jamais révolus ressuscitent pour nos yeux ; mais ce n'est pas une reconstitution étudiée qui les fait revivre ; non, tout simplement rien n'a changé ici [...]

Malgré ses dehors si amoindris, ce peuple cambodgien déchu est resté le peuple khmer [...] on sait d'ailleurs qu'il n'a jamais perdu l'espoir de reconquérir sa grande capitale, ensevelie depuis des siècles sous les forêts du Siam, et c'est toujours le *Ramayana* [...] qui continue de planer sur son imagination [...]. (*UPA*, p. 97 et 99)

Thématique romantique s'il en est, on pense à la *Gradiva* de Jensen et autres héroïnes de la littérature fantastique nées des pierres, mais ici, ce n'est pas seulement une femme-statue qui revit, c'est toute une culture qui renaît pour ses yeux et pour ceux de ses lecteurs. On notera la formulation « n'a jamais perdu l'espoir » de cette partie du texte datée de, en principe, 1901. Ce « jamais », au lieu d'un simple « pas », indique probablement le mélange des deux temporalités où perce le remaniement de 1910. La perspective postérieure se manifeste d'autant plus que Loti contredit son expérience pour affirmer, conformément au discours officiel, le sommeil d'Angkor dans la jungle siamoise. Ce n'est sans doute pas un hasard si Loti remanie son texte en vue de publication, en 1910, au moment où, grâce à la France, le Cambodge a « reconquis » sa grande capitale. A ce niveau *Pèlerin* glorifie la prise en charge de la France qui permet à cette culture d'exister.

Même si c'est en opposition paradoxale avec la désillusion analysée dans le point précédent, le texte de Loti va tout à fait dans le sens de la domestication et la résurrection du site archéologique. Face à l'indice angkorian, *Un Pèlerin d'Angkor* révèle sa confiance dans le projet colonial.

enfin combler le désir scopique qui l'a poussé à l'aventure dès son enfance.

D'une certaine manière, nous sommes ici en présence de ce que Mary-Louise Pratt a nommé « The-monarch-of-all-I-survey trope », une formule que l'on peut traduire par « Je-suis-le-roi-de-tout-ce-que-mon-regard-peut-embrasser », un trope de la littérature de voyage où, du haut d'un promontoire, l'observateur prend possession du lieu.³⁸ Pratt note que certains voyageurs mettent à profit une position de supériorité pour urbaniser en pensée les panoramas balayés du regard, les décorant de futures constructions occidentales.

³⁸ PRATT, Mary-Louise, « From the Victoria Nyanza to the Sheraton San Salvador », *op. cit.*, p. 201- 227, p. 206.

« I am the monarch of all I survey » est le premier vers du poème « The solitude of Alexandre Selkirk » de William Cowper (seconde moitié du XVIII^e siècle). Selkirk est le marin qui inspira *Robinson Crusoé* à Daniel Defoe.

Le point de vue surélevé lui permet de préparer la colonisation. Tel est le cas de Loti, même si dans le paysage khmer la vue est bien souvent floue et les promontoires déstabilisants ; la scène citée ci-dessus apporte le type de plaisir scopique escompté par Loti-enfant, roi-de-tout-ce-que-son-regard-peut-embrasser.

Angkor Wat conserve une délicieuse étrangeté poétique, mais devient accessible : une allée droite et sûre y mène, apprivoisable : c'est un village accueillant, appropriable : le voyageur s'y sent *chez lui*. Cette transformation domestique

Alors que le texte malrucien partage de nombreuses caractéristiques avec celui de Loti, aucune résurrection ne se manifeste dans *La Voie royale* : les statues sont encore plus rétives et ne se laissent pas domestiquer.³⁹ En effet, « Claude [Vannec] ne quittait pas la pierre du regard... Nette, solide, lourde, sur ce fond tremblant de feuilles et de ronds de soleil; chargée d'hostilité. [...] Cette pierre était là, opiniâtre, être vivant, passif et capable de refus. » (LVR, p. 427) On reconnaît l'influence de Loti, néanmoins, chez Malraux, la pierre n'est « vivante » que pour résister et non pour faire revivre la culture khmère. D'ailleurs le narrateur ne nous dit vraiment pas grand-chose des sculptures trouvées. Le lecteur apprend seulement qu'il s'agit de « bas-reliefs de haute époque » représentant « deux danseuses » dont « les lèvres souriaient comme le font d'ordinaire les statues khmères. » (LVR, p. 424, 426, 427) A la limite, sans le terme « khmères », on pourrait presque se demander s'il s'agit bien d'œuvres angkoriennes. Ce manque d'information est assez étonnant dans le texte d'un écrivain qui était quand-même, comme il l'a prouvé lors de son procès, un connaisseur d'art khmer. Les statues sont seulement évaluées pour leur valeur marchande, d'où la condamnation, formulée par Panivong Norindr, du manque total d'intérêt de Vannec pour la culture et les habitants de l'Indochine.⁴⁰ Dans tous les cas, ces structures sommairement décrites ne subissent aucune résurrection.

Pourtant, la métamorphose de l'œuvre d'art est un point important de la philosophie de l'art chez Malraux, comme l'explique Jean-Pierre Zarader dans sa *Petite histoire des idées philosophiques*.⁴¹ Pour l'écrivain, comme d'ailleurs pour son héros Vannec, une œuvre d'art n'existe pas en soi ; si elle reste *in situ* elle meurt ; elle n'existe que par la volonté de l'artiste qui la rend vivante pour ses contemporains. Cette théorie est très certainement complice de l'appropriation des œuvres d'art d'autres cultures par les pays colonisateurs. Cependant, on l'a vu, cette métamorphose n'est pas directement une invention malrucienne ; elle est héritée à la fois du discours colonial de résurrection et, probablement, du texte de Loti. Mais surtout, chez Malraux, le tentative de résurrection-métamorphose avorte. Le héros abandonne ses trophées à la jungle, et, sans donner aucune forme d'explication, la narration les « oublie » au milieu de l'histoire. L'abandon des sculptures est aussi l'abandon d'une illusion coloniale. Evidemment, on pourrait objecter que cette disparition des bas-reliefs en cours de route est directement liée à l'échec essuyé par l'écrivain de s'approprier des œuvres khmères. Pourtant, il faut remarquer la contradiction que cela apporte au discours colonial majoritaire à l'entre-deux-guerres, celui de la confiance en une résurrection coloniale.

D'ailleurs, il y a, dans *La Voie royale* d'autres occurrences qui vont dans le même sens, entre-autres les considérations de Vannec sur le *Ramayana* :

³⁹ Il y aurait toute une comparaison à faire sur le pouvoir scopique chez Malraux et Loti à Angkor. Sur le rôle de la vision dans *La Voie royale* voir : RADAR, Emmanuelle, « *La Voie royale*: spectacle et hors-champ de l'aventure coloniale », *André Malraux et les valeurs spirituelles du XXIe siècle*, *Revue André Malraux Review*, nr. 35 (2008), p. 48-67.

⁴⁰ NORINDR, Panivong, *Phantasmatic Indochina. French Colonial Ideology in Architecture, Film and Literature*, Durham/London, Duke University Press, 1996, p. 104.

⁴¹ ZARADER, Jean-Pierre, *Petite histoire des idées philosophiques*, Paris, Ellipses, 1997.

la fétidité lui rappela qu'à Phnom Penh il avait découvert, au centre d'un cercle misérable, un aveugle qui psalmodiait le Ramayana en s'accompagnant d'une guitare sauvage. Le Cambodge en décomposition se liait à ce vieillard qui ne troublait plus de son poème héroïque qu'un cercle de mendians et de servantes: terre possédée, terre domestique où les hymnes comme les temples étaient en ruine, terre morte entre les mortes. (LVR, p. 402-403)

Encore une fois, le texte de Malraux prend ses distances par rapport à celui de Loti. Il faut le constater avec Marie-Paule Ha qui, dans *Figuring the East*, se penche sur les textes « orientaux » de Malraux, l'auteur représente l'Asie comme une civilisation à jamais morte.⁴² Il est indéniable que *La Voie royale*, dans sa représentation-disparition des ruines d'Angkor, va à contre-courant de l'idée de résurrection coloniale à laquelle adhère au contraire Loti.

Arrivée à la fin du face-à-face Loti-Malraux, je constate que la désillusion coloniale n'est pas la spécificité d'une époque coloniale déterminée. Aussi bien le texte de Loti que celui de Malraux portent des traces de déception face au projet colonial. Qui plus est, plusieurs indices s'affrontent et se contredisent dans un même texte ; *Un Pèlerin d'Angkor* et *La Voie royale* entremêlent confiance et désillusion. Loti semble avoir confiance dans les actions de la France pour ressusciter la culture khmère alors que les héros du roman de Malraux adhèrent aux valeurs viriles de la conquête. Le projet colonial n'est pas une déception dans son ensemble ; le projet fascine, déçoit, mais permet surtout l'aventure que recherchent les deux voyageurs agents, bon gré, mal gré, de la colonisation.

Si le réel ne correspond pas aux attentes des voyageurs, le désenchantement ne frappe pas sur tous les plans à la fois. Ce qui déçoit le *pèlerin d'Angkor*, c'est que la « conquête », à laquelle l'auteur a pourtant pleinement participé, n'en soit guère une. Dans *La Voie royale*, en revanche, c'est la résurrection coloniale des œuvres d'art qui est démentie, alors même qu'elle a nourri la philosophie de l'art de l'auteur. Sans doute la désillusion frappe-t-elle le plus fort là où elle touche aux espoirs les plus intimes...

⁴² HA, Marie-Paule, *Figuring the East*, Albany, State University of New York Press, 2000, p. 62.

BIBLIOGRAPHIE

- ABBE, Gabrielle**, « Le Développement des Arts au Cambodge a L'Époque Coloniale: George Groslier et L'École des Arts Cambodgiens (1917-1945) », *Udaya, Journal of Khmer Studies*, nr 12, 2014, p. 7-40.
- AGERON, Charles-Robert**, « L'exposition coloniale de 1931 : mythe républicain ou mythe impérial ? », dans : NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire. La République* (tome I), Paris, Gallimard, 1984, p. 561-591, p. 584-585.
- ANONYME et CHASSAING, Paul**, « La Politique indigène de la France au Cambodge appréciée par un Mandarin Cambodgien », *La Revue du Pacifique*, 1934, p. 143-159.
- ANONYME**, *Inauguration de l'Université indochinoise par M. le Gouverneur Général Sarraut et S.A. Khai-Dhin, Empereur d'Annam*, Hanoï, [s.n.], 1918.
- BERNARD, Colonel F.**, *La Perte et le retour d'Angkor*, Paris, Les Œuvres représentatives, 1933.
- BLANCHARD, Pascal et LEMAIRE, Sandrine**, « Introduction. Les colonies au cœur de la République », dans : BLANCHARD, Pascal et LEMAIRE, Sandrine (dir.), *Culture impériale. Les colonies au cœur de la République. 1931-1961*, Paris, Ed. Autrement, 2004, p. 5-31.
- BROCHEUX, Pierre et HEMERY, Daniel**, *Indochine. La Colonisation ambiguë. 1858-1954*, Paris, La Découverte, 2001.
- COLLARD, Paul**, *Cambodge et Cambodgiens : métamorphose du royaume Khmer par une méthode française de protectorat*, Paris, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales, 1925.
- COOPER, Nicola**, « Disturbing the colonial order. Dystopia and Disillusionment in Indochina », dans : ROBSON, Kathryn et YEE, Jennifer (éd.), *France and Indochina. Cultural Representations*, Lanham, Lexington Books, 2005, p. 79-92.
- COOPER, Nicola**, *France and Indochina. Colonial Encounters*, Oxford/New York, Berg, 2001.
- DAGENS, Bruno**, *Angkor. La forêt de pierre*, Paris, Gallimard, 1989.
- EDWARDS, Penny**, « Taj Angkor. Enshrining l'Inde in le Cambodge », dans : ROBSON, Kathryn et YEE, Jennifer (éd.), *op. cit.*, p. 13-28.
- FARRERE, Claude**, « Angkor et l'Indochine. De l'utilité de la colonisation » (1931), cité dans : FIEVEZ, François Denis, *L'Indochine coloniale*, belleindochine.free.fr/expo1931.htm, 12-06-2018.
- FURLOUGH, Ellen**, « Une leçon des choses. Tourism, Empire, and the Nation in Interwar France », *French Historical Studies*, 25.3, 2002, p. 441-473.
- GIRARDET, Raoul**, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table Ronde, 1972.

- HA, Marie-Paule**, *Figuring the East*, Albany, State University of New York Press, 2000.
- KAPLAN, Caren**, *Questions of Travel. Postmodern Discourses of Displacement*, Durham/London, Duke University Press, 1996.
- LEROY, Michel**, « André Malraux et Pierre Loti », Revue Contact n°74, 2016
- LITTLE, Roger**, « *Colonisation et désillusion, une synchronie ?* », *Désillusion et désenchantement dans les littératures de l'ère coloniale, Cahiers de la SIELEC*, nr. 6 (2010).
- LOTI, Pierre**, *Les Derniers jours de Pékin* (1901), Paris/Pondichéry, Kailash, 2006.
- LOTI, Pierre**, *Trois journées de guerre en Annam* (1883), Paris, Les Editions du Sonneur, 2006.
- LOTI, Pierre**, *Un Pèlerin d'Angkor* (1912), dans : QUELLA-VILLEGER, Alain (prés.), *Indochine. Un rêve d'Asie*, Paris, Omnibus, 1995, p. 47-103.
- MALRAUX, André**, *La Voie royale* (1930), repris dans : André Malraux. *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1989, p. 369-506.
- MOATTI, Christiane**, « Commentaires », dans: MALRAUX, André, *La Voie royale* (1930), Paris, Librairie Générale Française, 1992.
- MONTPENSIER, Duc de**, *La Ville au bois dormant. De Saïgon à Angkor en automobile*, Paris, Plon, 1910.
- MOUHOT, Henri**, *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine. 1858-1861*, prés, de SALES, Patrick, Paris, Arléa, 2010.
- NGUYEN AI QUOC**, *Le Paria* (Paris : mai 1922-avril 1926 : cité avec l'accord de la Bibliothèque nationale de France).
- NGUYEN THE ANH**, « L'impact des événements de 1930-31 sur l'attitude de l'administration française à l'égard de la monarchie vietnamienne », dans : *Vietnam Infos*, <http://www.vninfos.com>, 13 juin 2018.
- NORINDR, Panivong**, « Representing Indochina: the French colonial fantasmatic and the Exposition Coloniale de Paris », *French Cultural Studies*, vol. 6, 1995, p. 35-60.
- NORINDR, Panivong**, *Phantasmatic Indochina. French Colonial Ideology in Architecture, Film and Literature*, Durham/London, Duke University Press, 1996.
- PASQUIER, Pierre**, *L'Annam d'autrefois...Essai sur la constitution de l'Annam avant l'intervention française* (1907), cité dans : BROCHEUX, Pierre et HEMERY, Daniel, *Indochine. La Colonisation ambiguë. 1858-1954*, Paris, La Découverte, 2001.

- PELLETIER, Gaston et ROUBAUD, Louis**, *Images et réalités coloniales*, Paris, A. Tournon, 1931.
- PRATT, Mary-Louise**, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992.
- QUELLA-VILLEGER, Alain** (prés.), *Indochine. Un rêve d'Asie*, Paris, Omnibus, 1995.
- RADAR, Emmanuelle**, « La (non)représentation d'Angkor, indice de (dés)illusion coloniale », *Désillusion et désenchantement dans les littératures de l'ère coloniale*, *Cahiers de la SIELEC*, nr. 6 (2010), p. 399-424.
- RADAR, Emmanuelle**, « *La Voie royale*: spectacle et hors-champ de l'aventure coloniale », *André Malraux et les valeurs spirituelles du XXIe siècle*, *Revue André Malraux Review*, nr. 35 (2008), p. 48-67.
- RADAR, Emmanuelle**, « Indochina », dans : Beller, Manfred & Leerssen, Joep (dir.), *Imagology: A Handbook on the Literary Representation of National Characters*, Amsterdam: Rodopi, 2007, p. 183-186.
- SAID, Edward W.**, *Culture et impérialisme*, trad. Chemla, Paul, Paris, Fayard, 2000.
- SARRAUT, Albert**, *La Mise en valeur des colonies*, Paris, Payot, 1923.
- SCARRY, Elaine**, « The Structure of War », *The Body in Pain*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1985, p. 60-157.
- SPIVAK, Gayatri**, « Can the subaltern speak? Speculations on widow sacrifice », dans : WILLIAMS, Patrick et CHRISMAN, Laura (éd.), *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory*, New York/Londres et. al., Harvester Wheatsheaf, 1993, p.66-111.
- ZARADER, Jean-Pierre**, *Petite histoire des idées philosophiques*, Paris, Ellipses, 1997.